

T.Jiel

Koko Owens Blues

Brasseurs d'étoiles

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9782956926207

© Jean-Luc Tancoigne

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

A toutes celles et ceux qui
courent après les étoiles...

« Si le *bukra* (l'homme blanc) vole jamais, comment ça se fait que le nègre est ici »?

(Proverbe des anciens esclaves de Caroline du Nord).

Alan Lomax, *Le pays où naquit le Blues*.

« Quoi qu'en aient dit dans le passé certains musicologues savants et académiques, le Blues est bien un style musical à part entière, et donc un art, faussement naïf, même si « art naïf » est le qualificatif qu'on lui accole parfois, et si c'est l'apparence qu'il donne. Mais au-delà du plaisir procuré par l'écoute immédiate qui peut être ressenti par chacun, c'est un art qui ne s'apprécie comme tel qu'après une longue intronisation. Et le paradoxe est aussi que c'est un art qui ne se pratique surtout pas en essayant de « faire de l'art », mais en pensant simplement à s'exprimer. Au-delà des techniques instrumentale et vocale sur lesquelles on peut toujours progresser, le reste, le plus important, ne s'apprend pas ».

Général Phillip Coton Colour, *Mémoires*.

Prologue

C'était en 1968. Pas hier, donc. Il était entré pour des examens dans le service de cardiologie où je bossais et devait donc rester trois jours chez nous. Une époque où l'hôpital public prenait encore le temps. J'étais de garde, c'est comme ça que j'avais fait sa connaissance.

Son bilan n'était pas trop brillant. Il avait déjà fait un infar qui n'avait pas été détecté.

On en voit passer, qui font les bravaches au début, mais ne peuvent pas complètement cacher la trouille qui monte quand ils apprennent qu'ils entrent d'un coup dans le rouge, qu'il y a pour eux du sursis dans l'air. Mais il n'avait pas l'air de s'en faire, je sentais même chez lui une énergie tranquille et solide.

Comme il s'endormit tard les deux soirs, et que je n'étais pas trop débordé par le boulot, nous avions échangé. Sur le moment, ce type m'avait intéressé. Puis, les examens terminés, il était reparti vers sa vie, et je finis par oublier complètement cette rencontre.

Infirmier, tu en vois défiler, des gens, même si *chaque personne est unique*, si *chaque personne est un univers*. Du moins c'est ce que mon boulot m'a appris au fil des années.

Le hasard fit que je devais à nouveau le revoir, près de dix ans plus tard. Là, c'était plus grave. On l'avait tiré in extremis d'un coma qui lui aurait certainement été fatal sans les premiers soins des pompiers. Il passa trois semaines dans le service.

Nous reprîmes alors tout naturellement nos échanges. En fait, c'est lui surtout qui parlait, et ce qu'il raconta me captiva de nouveau. Aussi, si au début je pris des notes sur un carnet, je suis vite passé, avec son accord, au mini-K7. Puis, lorsqu'il quitta le service, je commençais chez moi à organiser mes notes et le contenu des cassettes. Nous eûmes ensuite quelques échanges au téléphone à ce sujet durant les mois qui suivirent.

Puis le temps est passé, et ma propre vie me tira vers d'autres horizons. Le tout demeura en attente dans un tiroir pendant près de vingt ans, jusqu'au jour où j'appris son décès tout à fait par hasard en lisant le journal. C'était en 1997, il avait 82 ans.

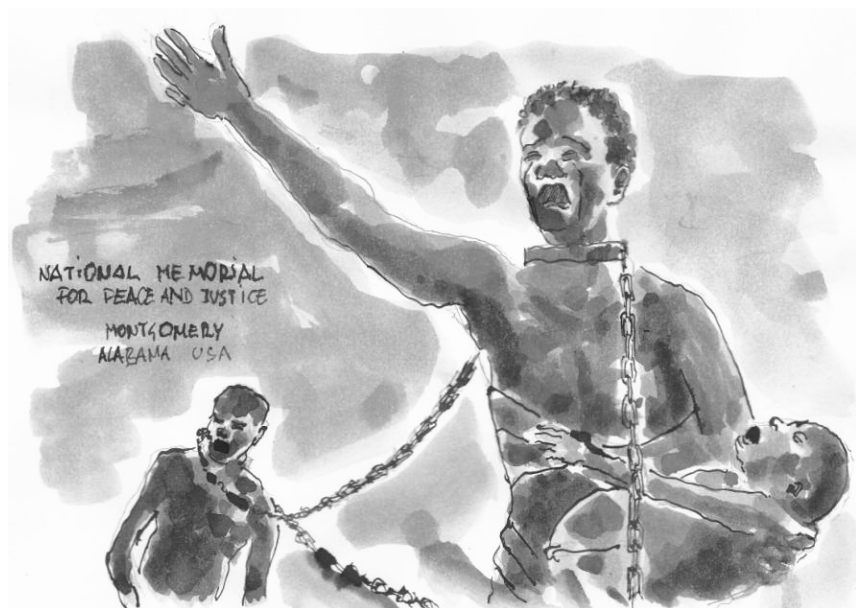
Je me rendis à l'inhumation. Les semaines suivantes, son épouse me reçut plusieurs fois. Je lui avais parlé de ces notes pour lesquelles elle manifesta tout de suite de l'intérêt, et nous convînmes qu'il serait bon de terminer ce travail d'écriture pour ses enfants et petits enfants. Ce que je fis. A la fin, je lui en remis une copie, puis oubliais de nouveau le manuscrit dans un tiroir.

Et le temps passa encore, et cette femme elle aussi alla à son tour rejoindre le pays des étoiles.

Ce n'est finalement que l'année dernière que je décidais d'achever ce travail d'écriture, après avoir pris le temps de collecter puis d'enrichir le récit de données historiques.

C'est l'histoire de cet homme que je vais vous raconter.

Chaque entête des chapitres qui composent ce récit est accompagnée d'une référence de Blues, titre et auteur, que je vous invite à écouter tout au long de votre lecture. Vous devriez trouver aisément ces morceaux en écoute libre sur un réseau social bien connu (l'auteur).



Première partie : les États-Unis d'Amérique

Courir au cul des étoiles

1

Laurel, États-Unis d'Amérique, 1934.

Laurel. Un gros bourg entre Meridian au nord et Hattiesburg au sud, dans l'état du Mississippi.

A Laurel avant 29, on y circulait bien, et il y avait du boulot pour tout le monde. Mais en 34, ce n'était plus la même musique. L'économie locale s'était complètement effondrée. Les suites du krach boursier de septembre 29.

Au début, les gens n'en avaient pas vraiment entendu parler, de cette histoire de krach boursier. Jusqu'à ce que les prix montent d'un coup et celui des produits agricoles ne dégringole. Puis des boîtes firent faillite en chaîne. Puis des magasins fermèrent. Puis les deux banques de la ville baissèrent le rideau sans prévenir, et les comptes s'étaient vidés d'un coup. C'est toujours un mystère dans ces moments là, le fric disparaît, et personne ne sait dire où il est passé ! Mais pour ces fichus crédits, ils couraient toujours, avec des intérêts qui gonflaient au fil des mois. Les banques se les étaient repassés. Du coup, ceux qui s'étaient endettés devaient continuer de rembourser leurs emprunts. Et c'était intenable.

Ajoutez à cela une sécheresse exceptionnelle qui perdurait d'année en année, grillant les cultures sur pied avant terme, accompagnée par un vent chaud qui emportait au loin la bonne terre. Une terre déjà fatiguée par les premières cultures intensives.

Le Mississippi, vous savez, les champs de coton, les « nègres » et les propriétaires blancs...

A six bornes au sud de Laurel, Currie. Un coin de mauvaise terre. Quelques familles s'y accrochaient. Dont les Owens. Le Père Owens, sa femme et leurs quatre gosses.

Une baraque de planches de 40 m² couverte de tôle ondulée. La pièce principale qui faisait cuisine, arrière cuisine, salle à manger, salle d'eau, atelier pour les petits bricolages et WC l'hiver, dans le seau avec son couver-

cle. C'est dans cette pièce que les Owens passaient le plus clair de leur temps quand ils étaient à l'intérieur, ce qui était rarement le cas. Au fond la chambre, plus petite, et ses trois paillasses sur le sol, celle des parents, celle des deux filles les plus grandes, et celle de la petite dernière. Les Owens avaient eu quatre enfants, mais il n'en restait que trois en 34, parce qu'en fait, Koko, l'aîné, n'était plus là.

Il y avait aussi quelques poules et un coq, qui allaient et venaient dans la cour. Et dans la maison aussi. Elles nichaient pour la plupart sous la baraque, entre le plancher et le sol. Rag, un petit bâtard au poil noir et au caractère plutôt joyeux, était à la coule avec la poulaille. Du coup, je ne vous dis pas la course pour les œufs, parce que le chien était fort pour les trouver le premier. Elles pondaient partout. Une fois il y en eût même une qui s'installa dans le coffre à habits de la chambre ! Mais la plus douée pour mettre la main sur les œufs, c'était Lulu, la plus jeune des filles, et la préférée de Koko. Lulu, en 34, avait huit ans. Une gamine espiègle et vif argent.

Sur la façade, j'allais oublier l'incontournable porche, espace couvert et ouvert sur la cour. Là, sur le banc ou dans quelque fauteuil fatigué, on passait les soirées ensemble quand il faisait bon dehors.

Dans la cour, le puits, un bel et généreux amandier, et derrière la maison, le potager, le tas de fumier et à côté, les WC (une cabane, dedans un trou et une planche percée au-dessus). Puis autour, dispersés en plusieurs parcelles, près de deux vilains hectares de prairie, de maïs haricots et pommes de terre surtout. Un peu de bois aussi. Et surtout des cailloux.

Les Owens étaient propriétaires de ce petit paradis et y vivaient. Très modestement.

Voilà. C'est pour vous dresser un peu le tableau.

Donc, Koko ne vivait plus chez ses parents. L'année d'avant, il avait alors dix-huit ans, il s'était mis à la colle avec Lucy Mae, une fille de voisins qui vivaient trois baraques plus loin.

En fait son vrai prénom à lui, c'était Charlie. Mais tout le monde l'appelait Koko, je ne sais pourquoi. Il était devenu à cette époque un homme aux gestes lents, pas vilain et de belle santé. Son regard donnait souvent l'impression de scruter le derrière des choses. En réalité, il avait une vue plutôt mauvaise. Tout, autour de lui, baignait constamment dans une sorte de flou artistique. De près, moins de 50 cm, ça allait. Il pouvait donc bricoler. Mais passée cette distance, formes et couleurs avait un peu

tendance à se mélanger. Du coup, il était entré tout gamin dans une perception des choses qui l'amenait à traverser leur surface pour l'appréhender.

Ce qui était en fait plutôt un plus, quand on y réfléchit.

Lui et Lucy se connaissaient depuis toujours. Ils avaient joué et battu la campagne, fait les quatre cent coups ensemble autour de Currie, avec les autres gamins de leur âge.

L'ambiance chez les Mae n'était pas toujours à la fête parce que le père picolait sec. Le soir souvent ça gueulait et les coups tombaient pour un oui ou pour un non sur la mère, Lucy ou son jeune frère Sam. En 28, la mère Mae s'était fichue dans le puits, elle n'en pouvait plus de fatigue et des mauvais traitements de son homme. Elle avait même perdu la tête, les derniers temps (l'alcool viendra d'ailleurs à bout du père Mae en 39). En tout cas, Lucy en avait plus que marre. Et comme de son côté, Koko avait trouvé un bon boulot chez un petit fermier blanc, ils s'étaient donc installés deux kilomètres plus loin dans une cabane abandonnée qu'il avait retapée.

Je dis *sa* Lucy, parce que Koko y était vraiment accroché. Quand ils s'installèrent ensemble, elle avait à peine seize ans. C'était un beau brin de fille que les gars alentours avaient repérée depuis un moment. Mais ça, il s'en fichait un peu, Koko, depuis le temps qu'il la connaissait, il ne l'avait pas vraiment vu mûrir, ce fruit là. Il l'aimait *de l'intérieur*. Belle et pas bête, et en plus elle avait une voix. Elle avait appris à chanter dès gamine à l'église où sa mère les emmenait, elle et son frère.

Je ne vais pas vous refaire le coup des Noirs rois du gospel, mais c'est vrai que ça chantait bien chaque dimanche. Quand ils étaient mômes, pendant les cultes du Révérend Curtis, dans la petite église baptiste de Currie, la voix de Lucy montait au-dessus de celle des autres, claire et juste, ce qui faisait bien vibrer Koko.

Ha oui, parce que je ne l'ai pas encore dit, les Owens sont noirs. Comme les Mae du reste, mais du coup ça vous l'auriez deviné. Parce que dans les années 30, dans le sud des États-Unis, c'est toujours les Noirs d'un côté, les Blancs de l'autre. On ne se mélange pas. Il faut aller dans les grandes villes du Nord pour voir ça.

Non seulement on ne se mélange pas, mais chacun est tenu de rester à sa place. Surtout les Noirs. Même chez les pauvres, bien qu'ils mangent dans les mêmes gamelles, au fond.

Black woman Alan Lomax. Negro prison & Blues songs

Allez, j'ouvre ici une parenthèse avec un peu d'histoire. Je ne souhaite pas particulièrement remettre la charrue dans les vieux sillons, mais la situation des afro-américains à cette époque mérite d'être rappelée.

On sait tous qu'il s'agit d'une population qui fut à l'origine arrachée d'Afrique par la violence et « importée » dès le XVIème siècle afin de fournir une main d'œuvre peu coûteuse aux colonisateurs venus d'Europe.

Au milieu du XXème siècle, les nazis en Europe parleront des prisonniers de leurs sordides camps d'extermination en termes de « stücks », c'est à dire des bouts de machins, des objets. Chosification de l'humain, donc. Avec l'esclavage des Noirs en Amérique du Nord, on est dans le même ordre d'idée. Mise au pas d'une grande violence. Les propriétaires ont droit de vie et de mort sur leurs esclaves, traités comme du bétail selon sa valeur marchande. Ces derniers travaillent du matin au soir toute l'année pour leurs maîtres et vivent dans de terribles conditions. Les « mâles reproducteurs » sont sélectionnés avec soin, les accouplements donnant des enfants qui bientôt travailleront à leur tour...

Ne nous y trompons pas, il s'agit d'ethnocide. On est en plein délire criminel sur fond de société chrétienne.

L'esclavage en Amérique du Nord ne sera officiellement aboli qu'à l'issue de la guerre de sécession en 1865. 92% des Noirs vivent alors dans les anciens états esclavagistes du Sud. Ce sont des êtres brisés qui ne connaissent rien d'autre que l'esclavage et se retrouvent alors soudainement livrés à eux-mêmes.

S'il est facile de détruire un être humain, il faut beaucoup de temps pour le construire, et encore plus pour le reconstruire. Remarque qui vaut d'ailleurs pour tout ce qui vit. On comprend qu'aujourd'hui encore, c'est à dire 150 ans plus tard, les États-Unis doivent toujours gérer les conséquences de ce drame, d'autant que les autorités et la société civile ne firent pas grand chose au fil des décennies pour payer la facture et réparer.

Les Noirs américains sont donc restés dans leur énorme majorité des sous-citoyens et traités comme tels. Même s'ils vont quitter lentement les états du Sud pour tenter leur chance dans les grands centres urbains

industrialisés du Nord, ils s'y regrouperont à l'intérieur de ghettos insalubres où règnent souvent misère et violence. Car ils sont toujours frappés les premiers au fil des soubresauts économiques du pays. Dans les années trente, ils forment autour de 10% de la population américaine. Or, les statistiques des rubriques criminelles sont sans appel : 25% des condamnations pour prostitution concernent des Noirs, 44% pour coups et blessures, 30% pour des vols à main armée, 40% pour meurtre et 50% des condamnations à mort. La justice, raciste, est à deux vitesses. Pour le même délit et selon les états, que l'on soit Blanc ou Noir, on écope d'un mois de prison ou de la détention à vie voire de la peine capitale.

Le tristement célèbre Ku Klux Klan, qui recrute aussi bien chez les notables que les petits fermiers blancs, pratiquera sa justice expéditive jusque dans les années 1920. Les Noirs sont alors lynchés, pendus, brûlés, en toute impunité.

Être pris à jouer aux cartes dans un train texan, arrêté pour vagabondage ou pour ébriété dans la rue pouvaient vous valoir plusieurs mois de chaîne sur des « chantiers d'intérêt public », dans des conditions inhumaines. Maisons d'arrêt des Comtés, pénitenciers, fermes pénitenciaires, autant d'endroits pour punir, casser, chosifier encore et toujours. Les derniers lynchages racistes remontent aux années soixante. Les mouvements pour l'abolition de la ségrégation de la même époque témoignent de cet état de fait qui durait encore.

L'Amérique du Nord perpétuera la discrimination envers les Noirs tout au long du XXème siècle et la souffrance avec. Je ne donnerai aucune leçon en la matière, petit français né pendant « les événements d'Algérie ». Mon cher pays est encore aujourd'hui habité par ses vieilles pulsions anti-arabes, anti étrangers, anti autres... Les *crouilles*, les *bicots* de mon enfance valent certainement les *nègres* américains. Racistes et victimes sont autant à plaindre dans ces situations. Tous sont perdants. Et nous aussi en passant.

Et tout ça me tord le ventre.

Heureusement, les Afro-américains furent toujours animés par une énorme vitalité, une énorme créativité, et ce malgré leur quotidien. Et le Blues en est l'une des plus belles expressions.

Et c'est pour ça que j'aime le Blues.

Et c'est pour ça que l'histoire de Charlie « Koko » Owens m'a autant intéressé.

Fin de la parenthèse.

Sweet home Chicago Robert Johnson (1937)

Lucy. Elle chantait, donc. La musique était d'ailleurs quelque chose qu'ils partageaient, elle et Koko. Lorsqu'ils étaient gamins, ils avaient un voisin qui s'était bricolé une guitare sur laquelle il jouait de vieux trucs, mais aussi improvisait des histoires. Il racontait et chantait de sa voix grave (et pas toujours juste) son quotidien, ce qu'il voyait et entendait autour de lui, sur des rythmes souvent lancinants. C'était d'ailleurs un très bon conteur, apprécié alentours. Les gosses, mais aussi les adultes, aimaient l'écouter en marquant la cadence avec leurs mains et leurs pieds.

Et puis il y avait le cousin Jack de Bentonina, plus au nord, à l'aise au violon et au piano, et qui jouait surtout de la guitare. Koko eu l'occasion de le rencontrer plusieurs fois (Jack Owens fut élevé par l'un de ses oncles), et surtout de l'entendre puisqu'il vint deux fois jouer chez Gus dont je parlerai plus loin.

D'autres musiciens couraient les routes du Mississipi à cette époque. C'est pourquoi, comme beaucoup de jeunes, Koko et Lucy s'étaient pris d'intérêt pour cette nouvelle musique : le Blues. Au grand dam de la génération précédente, surtout des mères. Pour elles, ça n'était ni plus ni moins que la « musique du diable ». C'est vrai que Koko et Lucy n'allaient plus trop à l'église. C'est vrai qu'ils n'attendaient plus leur salut du ciel. Pour eux, comme pour beaucoup d'autres de leur âge, l'avenir ne se bâtirait qu'en le cherchant dans la vraie vie.

Et l'un des repères pour eux tous, filles et garçons, c'était « Chez Gus », un juke-joint situé sur la route entre Ellisville et Tuckers Crossing. Ça y jouait, ça y dansait, ça y faisait la fête du vendredi au dimanche soir.

Les jukes, y en avait partout dans le Sud où l'on trouvait des Noirs. En général une baraque couverte de tôle et arborant sur sa façade des réclames pour des boissons légales telles Coca et Pepsi Cola ou Budweiser. C'était aussi des endroits où l'on pouvait consommer de l'alcool, d'origine douteuse bien entendu (ce Gus distillait lui-même). Du coup, c'était aussi pour certains le lieu du fameux mélange musique-alcool-fumée, le cocktail pour oublier.

Ceux à qui la fête ne suffit plus pour se colleter avec la semaine suivante.

Mais pour la majorité d'entre eux tous, ces jukes étaient avant tout des endroits où ils pouvaient se retrouver, faire la fête et surtout entendre des musiciens qui venaient parfois de loin. Chez Gus, Koko et Lucy avaient eu l'occasion d'entendre Robert Johnson, mais aussi Nehemiah Curtis "Skip" James, Blind Willie McTell, Big Joe Williams...

Donc, et pour en revenir à la situation dans la région en 34, tout le monde serrait les fesses ! Chez les Owens, par exemple, la récolte de maïs s'était vendue à la moitié de son cours de 1933. Pareil pour les haricots. Heureusement qu'ils n'avaient pas d'emprunts à traîner derrière eux.

Koko voyait bien que ça battait sérieux de l'aile aussi, chez son patron. Le spectre de la faillite. Ils étaient nombreux dans le coin à connaître ça. Surtout les petits fermiers blancs, vu que les Noirs en général ne possédaient rien ou presque. Ces fichus crédits pris avant la crise, plus possible de les rembourser. Les créanciers lâchaient alors les chiens : saisies, expropriations, ventes aux enchères. Les gars avait beau s'organiser, résister, la pente glissante vers la précarité les entraînait tous. Et le plus beau c'est que ces fermes saisies par les banques, il fallait bien continuer à les faire tourner. Du coup, certains fermiers expropriés étaient invités à rester sur place pour le compte de la banque en échange du loyer ! Histoires de fous. Certains d'ailleurs le devenaient. Mais pour la plupart, il n'y avait plus d'autre alternative, une fois fichus dehors, que de prendre la route avec femme et enfants après avoir chargé dans une carriole le peu qui avait pu être sauvé du naufrage. Une route qui mènerait où ? La famille, les amis, n'étaient pas mieux lotis en général et ne pouvaient pas aider bien longtemps. Aller vers le nord ? Vers l'ouest, il paraît que c'était meilleur. Et ce n'était en réalité pas meilleur. C'est le pays tout entier qui somrait.

Et ici, vers Laurel, Mississipi, c'était vraiment dur.

4

New bumble bee Memphis Minnie (1930)

C'est à l'automne 34 que Lucy fit la connaissance de Lizzy et Joe, un samedi soir chez Gus. Ces deux là commençaient à être un peu connus, sous

les noms de Memphis Minnie et Joe Mc Coy. Ils avaient enregistré quelques trucs dès 29 qui passaient même sur les radios. Lizzy Douglas (Memphis Minnie) était une sacrée bonne femme qui jouait de la guitare et chantait comme une déesse. Durant la soirée elle repéra Lucy dans la salle qui reprenait les refrains et l'invita à venir chanter avec eux sur « New Bumble Bee », un Blues qui parlait d'un bourdon qui pique sa copine. Lucy fit une seconde voix remarquablement bien placée. Ensuite, pendant une pause, les deux femmes s'entretenaient assez longuement autour d'une table. Koko avait bien repéré le truc mais ne s'en méfia pas plus que ça.

En fait, Lizzy avait tout simplement proposé à Lucy de les rejoindre, elle et Joe, à Chicago où ils vivaient alors.

Ce serait Koko qui se ferait piquer, pour le coup !

Lucy en parla bien sûr avec Koko mais lui n'était pas trop chaud pour partir. Alors elle attendit. Puis Koko perdit son boulot. Son patron dû tout vendre au printemps 35 pour des clopinettes et se retrouva sur la paille à son tour.

Quoi faire ? Retourner chez le père Mae ? Pour Lucy il n'en était pas question. C'est là qu'elle décida de partir pour Chicago. Ce qu'elle fit, seule.

Koko revint alors un temps chez ses parents. Mais là non plus, ça ne s'arrangeait pas. Durant l'hiver 35, sa petite sœur Lulu, qu'il aimait tant, mourut d'une sale bronchite. Pas d'argent pour le doc, et ce ne sont pas les prières de la mère qui firent tomber la fièvre. Le père de son côté n'en pouvait plus et se laissait gentiment alpaguer par le tord boyaux de Gus.

Koko avait un cousin qui était monté à Chicago en 31. Micky, un débrouillard. Il avait réussi à se faire embaucher chez Ford comme ouvrier sur les chaînes de montage. Il passa à Currie pendant les fêtes de fin d'année avec Lilibelle, une fille de St Louis avec laquelle il vivait, et qui était enceinte jusqu'aux yeux. Les deux cousins avaient discuté. Oui, il y aurait moyen pour Koko d'entrer chez Ford Motor. Son chef d'équipe l'avait à la bonne, il pourrait certainement lui arranger ça.

La vie, au bout du compte, serait sans doute plus facile à Chicago que dans ce putain de Sud. Il pourrait aider sa famille s'il avait du boulot. Et puis, là-bas, il y avait Lucy, dont il était sans nouvelles.

Passé Noël, Koko quitta Currie. Il marcha durant trois jours jusqu'à Jackson et là grimpa dans un train de marchandises pour Chicago. Classe zéro, la moins chère. Il fit la route avec une famille de petits fermiers blancs qui montaient eux aussi vers le Nord. Les gens voyageaient énormément de

cette façon. Ce n'était pas sans risque, on pouvait se faire choper par les milices des compagnies de chemins de fer. Des mecs brutaux qui avaient la gâchette facile.

Le voyage se passa cependant sans encombre.

5

Backdoor Blues Kokomo Arnold (1934)

Chicago, Illinois, 1935.

En fait, Micky s'était drôlement dégourdi depuis deux ans qu'il était monté à Chicago. Car en plus de son boulot, il œuvrait pour la Cause, celle des travailleurs. Pour ses frères noirs, mais aussi pour tous les autres. Il s'était encarté en douce à l'IWW (Industrial Workers of the World), un syndicat ouvrier, et fréquentait en particulier les métallos qui bougeaient pas mal à ce moment là. Son contremaître laissait faire, car Micky était devenu très bon en mécanique. Au début simple ouvrier affecté sur les chaînes de montage, il était désormais passé aux réglages moteurs. Il avait d'ailleurs eu l'occasion de passer sa licence de conduite automobile. Et puis ses engagements à l'IWW, il les laissait pour l'instant à l'entrée de l'usine le matin en arrivant.

Ce n'est pas que chez Ford c'était le paradis. Les conditions de travail y étaient même dures, et Henry Ford un putain de salopard. On sait qu'il fut un fervent admirateur d'Adolf Hitler dont il avait accroché un portrait sur l'un des murs de son bureau. Il s'opposait alors de toutes les manières à l'arrivée des syndicats dans ses usines. Un service d'ordre interne recruté parmi d'anciens détenus de droit commun y faisait régner la terreur. Les ouvriers se tenaient à carreau et rentraient en vitesse chez eux le soir. Ils n'étaient pas nombreux ceux qui prenaient le risque de se retrouver le lendemain matin dans les longues files d'attente de chômeurs. C'était ça, le fordisme, dans les années 30.

Micky avait tenu parole et fit entrer son cousin à la Ford Motor d'Hegewish au sud de Chicago. C'était mieux payé que chez les petits

fermiers blancs de chez lui, et ainsi put-il rapidement envoyer régulièrement de l'argent aux siens, à Currie.

Sûr qu'il y pensa, à son Sud, surtout au début. Mais bon sang, Chicago, c'était autre chose, et surtout ça bougeait bien ! Beaucoup de musiciens s'y installaient. Koko revoyait Lucy certains samedi soir quand il montait en ville, en particulier à la Taverne Ruby Lee, où jouaient souvent Lizzy et Joe. Elle parvenait même à chanter un peu de droite et de gauche. Ils eurent une grosse discussion. Non, elle ne souhaitait pas pour l'instant reprendre la vie avec lui. Elle était très occupée, dans le sillage des Mc Coy.

Ce ne serait plus comme avant. Koko voyait bien qu'elle passait doucement à autre chose. Restait cependant entre eux un solide lien de confiance qui durerait encore.

— Mais bon sang, cousin, tu n'peux pas lui flanquer une bonne rouste ?, lui avait dit un jour Micky. Non, Koko, la violence, ce n'était pas sont truc.

En attendant de trouver un logement, ce dernier et Lilibelle l'accueillirent chez eux. Ils vivaient dans 20 m² en sous-sol avec le bébé. Koko déplaçait un matelas le soir dans un coin près de l'entrée.

Mais les discours enflammés que lui tenait Micky sur la condition ouvrière, et surtout les disputes de ce dernier avec Lili finirent par le fatiguer. Il alla finalement poser son sac dans un foyer pour gens de couleur deux rues plus loin au bout de trois mois.

C'est là qu'un soir il fit la connaissance de James Arnold, plus connu alors sous le nom de Kokomo Arnold, venu y chanter. Il commençait à se faire un nom lui aussi. Ils discutèrent longuement ensemble à la fin de la soirée. Non, le Blues ne nourrissait pas son homme. Aussi, durant la prohibition, il avait monté un petit business autour de l'alcool qui lui avait rapporté beaucoup plus. Mais là, vu que l'alcool était de nouveau en vente libre depuis 33, il était en train de réorganiser son trafic avec quelque chose de beaucoup moins encombrant que des caisses de bouteilles, et encore plus juteux : la blanche.

Et il avait justement besoin d'un livreur (le précédent, Koko l'apprit plus tard, s'était fait buter par les italiens un soir en rentrant chez lui). Ce n'était pas trop compliqué, il s'agissait juste de transporter la poudre en petites doses chez les revendeurs des quartiers dans le Black Belt (bidonville noir de Chicago).

Au début, Koko fit de temps à autre une livraison. C'est vrai que ça rapportait. Puis celles-ci devinrent plus fréquentes. Mais il garda quand même son boulot chez Ford.

Junker's Blues Champion Jack Dupree (1940)

Le printemps 1937 fut plutôt chaud. Le pays était secoué par de puissants mouvements sociaux. La crise était loin d'être terminée, les gars se battaient pour de meilleurs salaires, de meilleures conditions de travail et pour imposer les syndicats dans les boîtes. Les patrons s'opposaient par tous les moyens à ces mouvements, la violence le cas échéant. Sur Chicago les métallos étaient fortement mobilisés. Le 30 mai, Micky entraîna son cousin dans une marche qui devait se tenir sur la Prairie du Moulin de Republic Steel, pas loin de chez Ford Motor. Koko n'avait pas à proprement parler de conscience politique, mais il avait déjà assez d'expérience pour savoir que sa dignité et ses droits de Noir pauvre ne tomberaient jamais du ciel. Et puis il l'aimait bien, son cousin. Des Noirs, il n'y en avait d'ailleurs pas beaucoup dans le défilé, et les flics les avaient repérés depuis le début de la marche. Tu parles, des *nègres* qui revendiquent, et quoi encore ?

Ça avait sévèrement cogné. Les métallos étaient pourtant venus en famille et en chemise blanche, mais les flics avaient manifestement été encouragés à ne pas faire de quartier. Résultat : 10 tués par balles (et non pas 4 comme le racontèrent les journaux), 9 handicapés à vie, 28 traumatismes crâniens et des dizaines de blessés. Un carnage. Dès que ça a mal tourné, ce fut un tel bazar que Koko perdit son cousin de vue. Cinq flics réussirent à bloquer Micky et le tabassèrent sévèrement. Dents cassées, contusions multiples... Pendant ce temps et dès les premiers coups de feu, Koko se planqua avec deux ou trois autres derrière une palissade. A la fin, lorsque les flics commencèrent à ratisser la prairie, ils réussirent à passer au travers du maillage des matraques. Koko eut la trouille de sa vie! C'est le lendemain seulement qu'il sut pour Micky.

Comme les affaires avec Arnold marchaient vraiment bien, il décida alors de lâcher la Ford Motor et partit s'installer dans la Black Belt. Arnold commençait à tourner avec sa guitare, et lorsqu'il trouvait à jouer, Koko l'accompagnait. Plus proche à présent du centre de Chicago, il pouvait aussi revoir Lucy un peu plus souvent. Et en ville, ça jouait à fond. Un Blues différent de celui du pays, mais un Blues libre qui cognait bien.

Même si Chicago à ce moment là n'était pas vraiment un endroit tranquille. Il n'y avait pas besoin d'aller traîner sur la Prairie du Moulin de Republic Steel pour se faire amocher. Si l'ambiance s'était détendue passablement avec la fin de la prohibition, ça trafiquait toujours sévère dans les arrières cuisines. Jeux, drogue, prostitution.

Cette vieille crapule d'Alphonso Capone était bouclée sur le Roc d'Alcatraz mais ses lieutenants avaient pris la relève.

Les italiens étaient vraiment durs et il valait mieux ne pas avoir affaire à eux. Ou alors être avec eux. Même si le petit business d'Arnold ne leur faisait pas véritablement d'ombre, la concurrence, ils n'aimaient pas. Ils prévenaient en général une première fois, puis ensuite c'était direct la caisse en sapin. D'un autre côté, les ritals étaient corrects avec les Noirs, pourvu que chacun reste sur son terrain. Une fois ce fut très chaud pour Koko. Ils avaient mis du temps à le repérer car il ne claquait pas le fric qu'il gagnait en fringues voyantes et menait une vie assez tranquille, en dehors du temps qu'il passait là où ça jouait. Et puis, avec sa vue basse et ses allures de péquenot, il n'attirait pas l'attention. Mais un soir, c'était sa dernière livraison de la journée, il repéra à temps les deux types dans la bagnole. Il préféra abandonner le fric et rentra se planquer quelques jours.

Arnold lui donna alors un flingue, mais Koko ne l'emporta jamais avec lui.

7

Ain't no tellin Mississippi John Hurt (1928)

Koko ne revint à Currie qu'en avril 38. Le père avait finalement pris son dernier train un soir de l'hiver précédent en revenant de chez Gus. On l'avait retrouvé au matin raide comme une planche sur le bord de la route. Il avait apparemment été renversé par une voiture qui ne s'était pas arrêtée. De toute façon il était au bout du rouleau, le vieux, usé, bouffé de l'intérieur. Mama Owens, elle tenait toujours le coup. Sa plus grande s'était mariée et avait quitté la maison. Et l'argent de Koko complétait les patates et le maïs.

C'est en remontant à Chicago qu'il comprit qu'il ne vivrait plus jamais à Currie.